

Un murmure ou un chant

Lori Saint-Martin

Volume 35, numéro 3 (207), juin 1993

Voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (1993). Un murmure ou un chant. *Liberté*, 35(3), 61–68.

LORI SAINT-MARTIN

UN MURMURE OU UN CHANT

« Pas brillante, ma Julie, mais elle est tellement gentille. » Maman a dit ça à la maîtresse, j'étais cachée derrière la porte. Qu'est-ce que c'est, pas brillante ? Terne, comme le cuivre sale, les vitres après l'hiver ? Lente comme une journée d'école qui traîne les pieds ? Pour maman je voudrais briller, je voudrais tout faire. « Vous pourriez au moins l'aider à faire ses devoirs. » Maman a ri. « Si vous croyez que j'ai le temps, avec tous les enfants que je garde. Faut gagner sa vie, l'école passe après. » La maîtresse avait sa voix sévère, comme les fois où je baisse la tête sans répondre à ses questions d'arithmétique. « Le travail d'une petite fille de huit ans, c'est l'école. » « Julie n'est pas bonne à l'école. Tant pis. Et puis j'ai besoin d'elle pour m'aider avec les enfants. »

La maîtresse était fâchée, moi, je comprends maman. On est pauvres, mais on loue une petite maison, on la tient très très propre et on a planté des géraniums dans la cour. Pour ça, il a fallu travailler fort, tout le temps, et ce n'est pas fini. Je voudrais que papa soit là, pour que maman se repose un peu. Papa est parti, ou plutôt papa n'a jamais été là, le temps de me glisser dans le ventre de maman et il a pris le large. Maman est restée là, toute seule, à regarder grossir son ventre. Plus de papa, et pourtant je suis arrivée un jour — facile, dit maman, une lettre à la poste. Le plus beau cadeau de ma vie malgré tout. On est bien toutes les deux, pas vrai,

ma Julie ? Maintenant, elle a des sous du gouvernement, et parfois une dame en chignon vient voir si elle cache un homme sous son lit. La dame compte les brosse à dents, il n'y en a que deux. Elle compte les enfants, maman dit qu'ils sont à une amie : il faut ce qu'il faut, pour arriver.

Elle n'est pas futée, la dame-gouvernement. Même les enfants peuvent comprendre que maman doit travailler. Elle a eu l'idée quand j'étais bébé : tant qu'à être à la maison, aussi bien garder plusieurs enfants. Les plus petits restent toute la journée, les grands viennent pour le repas du midi. Les mères paient comptant, elles aiment bien maman. Pas une ne connaît la dame en chignon.

Dans notre cour, il y a un grand arbre, dont les feuilles font comme un murmure ou un chant, selon les jours. Je m'installe dessous et j'écoute, c'est comme partir en voyage. J'aime penser à ses racines, si profondes que la terre en est pleine. L'été, je le passe dehors, avec les enfants. Je leur montre les insectes, les grenouilles. Ils veulent les attraper et les mettre dans un bocal, tous la même idée, je dis non, il faut les laisser vivre. Regardez-les sans toucher. Pas besoin des mains pour bien voir. Si on regarde longtemps, sans bouger, on peut devenir une fourmi. On peut devenir le soleil, ou une feuille, ou tout l'arbre si on est patient. On sent le temps qui vient doucement, doucement sur nous, comme la couverture quand maman nous borde.

À la maison, je sais tout faire : cuisiner, repasser, coudre. Une vraie petite femme, dit maman. À l'école je suis toujours perdue, les mots de la maîtresse glissent et m'échappent. Autant vouloir attraper des poissons de mes mains nues. Pour me calmer, je ferme les yeux et j'imagine l'arbre. J'arrive à m'imaginer que je ne suis plus là. Lorsqu'on doit répondre en chœur, je bouge les lèvres moi aussi, rien ne sort. Il me faudrait plus de

temps, plus de silence pour chercher la réponse. J'y arriverais, quelquefois. Mais la maîtresse parle, les autres parlent, et quand vient le silence c'est déjà l'examen. J'ai les mains moites, ma tête se vide. La maîtresse rend les copies, le front plissé, je reconnais la mienne à la quantité de rouge. Quand elle m'interroge, je bafouille. Elle détourne la tête, d'autres lèvent la main, l'étonnent, la font sourire. Pas brillante, ma Julie, pas brillante. Depuis qu'elle a rencontré maman, la maîtresse a perdu espoir.

Une chance que j'ai les bébés. J'aime leurs mains curieuses — ce sont de petites étoiles —, leurs sourires mouillés, leurs éternuements soudains, entre le hoquet et le rire. J'aime leur poids dans mes bras, qui m'attache à la terre. Je les place devant le miroir, je dis « bébé ». Le bébé du miroir les salue de la main, ils rient. Avec eux, je ne bafouille pas. Je sais s'ils pleurent de faim ou bien de douleur, je leur chante des berceuses et ils s'endorment en souriant. « Tu as le tour, dit maman, tu sais toujours quoi faire. » Il y a beaucoup de roulement, beaucoup de départs, et, chaque fois, je pleure. « Tu t'attaches trop, dit maman, faut voir ça comme un travail. » Je leur raconte de petites choses douces, des riens, à voix très basse : tu es à moi et je t'aime, on s'en ira ensemble, on ne reviendra pas. Si j'en avais un tout à moi, je ne le quitterais jamais.

*

Les maîtresses se sont succédé, les gentilles et les impatientes. J'ai quatorze ans maintenant, l'arbre est toujours là. Nous non plus on n'a pas bougé. On m'a enlevé Lucie, puis Jean, puis Michelle et Marc, les jumeaux. Maintenant on a Claude, et Marie-France, et Annie. Annie est douce et chaude et elle rit tout le temps, sa peau sent l'herbe et les pêches mûres. Elle se jette sur moi et me couvre de baisers mouillés, elle s'endort dans

mes bras. Les jours où elle ne vient pas, je tourne en rond.

J'avais cru qu'avec le temps j'aurais maman à moi toute seule. On irait au cinéma, on se raconterait des choses. Maman travaille plus fort que jamais, le soir maintenant elle fait de la couture. « Le coût de la vie, dit-elle, tu ne te rends pas compte. » Je ne le trouve pas drôle, le coup de la vie. On vit dans le ronron de la machine à coudre, maman suit du regard le tissu rêche qu'elle pousse sous l'aiguille. Bleu marine ou brun terre, jamais de jolis motifs à fleurs. Elle porte des lunettes noires qui la vieillissent et tout de même elle a les yeux plissés. Je lui parle, elle fait « oui, oui », sans lever la tête. Je me répète, même jeu. Mes mains se crispent. Ma gorge se noue. Une envie me prend : la frapper, la casser en deux, l'empoigner et la forcer à me regarder. J'en ai mal au ventre, mal au cœur d'être fâchée contre maman. Même sous l'arbre où je me réfugie, la colère me brûle. Les feuilles grondent et gémissent au vent, tout chant aboli.

Les autres filles ont déjà des seins, des hanches toutes rondes, elles ne parlent que des garçons. Mon corps à moi s'étire sans s'arrondir. Tant pis, maman a des projets pour moi. Il ne suffit plus de l'aider, je dois devenir une dame. Toi qui aimes tant les bébés, tu te marieras, tu auras une grosse famille. Le mariage, il n'y a que ça pour une femme. Et toi, maman ? Elle m'a giflée. Idiote, tu ne referas pas mes erreurs. Mets cette robe, peigne-toi, souris.

Quand j'avais douze ans, maman m'a expliqué les hommes. « Qu'une chose en tête », elle n'a pas dit laquelle. Les hommes sont comme papa, ils ne font que passer, après on les attend et c'est la misère. Il faut les attacher bien solidement pour qu'ils ne partent pas. Je vois un monsieur enveloppé de cordes, attaché à une chaise. Peut-être que maman a manqué de corde ?

Entre-temps, il ne faut pas qu'un garçon me touche, je pourrais me retrouver enceinte et ce serait épouvantable. Maman s'est bien débrouillée, elle, pourtant, avec moi. Je me souviens : « le plus beau cadeau de ma vie malgré tout ». Malgré quoi, maman ? C'était quoi, tes erreurs ? Pas moi, quand même ? Les hommes sont rusés, méfie-toi. J'ai dit « oui, maman », je dis toujours oui, comme ça j'ai moins d'ennuis. Puis je suis allée jouer à la balle avec les enfants, et je n'y ai plus pensé.

Maman achète des revues de mode qu'elle laisse traîner dans le salon. J'aime mieux ses magazines pour dames, les recettes et les conseils aux nouvelles mères. Maman soupire. Pour mon anniversaire elle m'a cousu une robe fleurie, je préfère mes vieux jeans. Encore l'air d'avoir douze ans, dit maman. Elle ne dit plus jamais que je suis gentille, pourtant je n'ai pas changé.

*

J'ai eu quinze ans hier : on m'a enlevé Annie. Ses parents s'installent dans une autre ville, loin d'ici. Sa mère ne nous avait pas prévenues, je n'ai pas même pu lui faire de cadeau, ni lui chuchoter de ne jamais m'oublier. Elle est encore bébé, elle oubliera. Moi j'enrage d'être si faible. Jamais mon mot à dire, jamais.

*

Un homme vient au parc tous les jours, à l'heure où je promène Claude et Marie-France. Il est petit et maigre et un peu perdu, les femmes qui regardent leurs enfants se balancer se détournent à son approche. Moi je lui trouve l'air gentil. Un jour, je lui ai souri et il a rougi de plaisir. Ça m'a fait tout drôle de voir rougir un homme. Il m'a demandé s'ils étaient à moi, ces beaux enfants. J'ai dit non, puis il m'a demandé autre chose, si je vivais

dans le coin, si j'aimais l'école. L'école non, les bébés oui. Tout le temps que je parlais il m'a regardée gentiment, sans rien faire d'autre. J'avais vraiment l'impression qu'il m'écoutait. Il m'a dit son nom : Pierre. Puis il a caressé la joue de Marie-France avant de s'en aller. Il est revenu le lendemain, et les autres jours aussi.

Mais Annie, mon Annie est partie. Je m'ennuie à la maison, je m'ennuie à l'école. Même sous l'arbre je n'entends plus rien. Un à un, mes enfants m'ont été enlevés. Aux petites filles on enlève tout. Il me faut quelqu'un que je pourrai garder. Le moment est venu enfin, un petit effort et je vais devenir grande. Ma vraie vie, je l'imagine déjà. J'y arriverai, tant pis pour maman.

*

Seulement j'aurai besoin d'aide, au début. Un jour — j'ai très peur —, je dis à Pierre que je veux un bébé à moi, tout de suite. Tu vas m'aider, Pierre ? Maman ne voudra pas, mais je n'écoute plus maman. J'ose à peine regarder Pierre, pourtant il n'a pas l'air fâché. Il me demande si je suis sûre. Oui, Pierre. Tu ne diras jamais à personne que c'est moi ? Je pourrais aller en prison, tu sais. Non, Pierre, je ne dirai rien. Les gens sont fous, je ne comprends pas pourquoi on voudrait mettre Pierre en prison pour ça.

*

Il faut mentir à maman pour être avec lui. J'annonce que je suis membre de la chorale : trois répétitions par semaine. On dirait qu'elle ne m'a pas entendue. Enfin elle lève la tête : parfait, ça te fera du bien de sortir un peu.

Je n'étais jamais allée au motel. Avec maman, on n'a pas les moyens de voyager. Il y a un couvre-lit à carreaux bruns et orange, des verres enveloppés de plastique, un tout petit savon. Tout a l'air neuf, j'aime ça. Pierre me dit de me coucher. Il m'embrasse, sa bouche est chaude, je me sens flotter. Puis il se lève et se déshabille. Il est fait comme les garçons, en beaucoup plus grand. Tu me trouves beau, Julie ? Je dis oui pour lui faire plaisir. Je ne sais pas s'il est beau ou non. Il me fait signe et je me déshabille à mon tour. Il me demande si j'ai déjà vu d'autres hommes, je dis non, seulement les bébés. Il est content, il rit. Il se couche sur moi et me dit d'ouvrir les jambes.

*

Chaque fois on fait la même chose. Il pousse des cris, il s'enfonce en moi. Parfois je sens une brûlure ou un chatouillement agréables. Parfois je ne sens rien : je ferme les yeux et je vois l'arbre. Je cherche le visage de mon bébé, la couleur de ses yeux. Après, on allume la télé, on mange du chocolat et Pierre me parle, la tête sur mon ventre. Il arrive du grand Nord, il ne connaît personne ici. Les jeunes filles lui plaisent bien, pas les adultes, qui sont méchantes. Toi tu es si jolie, si fraîche.

Un jour, je me rends compte que j'ai réussi. « Domage, dit Pierre, il faudra arrêter de se voir. Si tu veux garder ton bébé, ne dis rien à personne. Sinon on pourrait te l'enlever. » Il m'embrasse et s'en va, au revoir ma petite Julie, bonne chance.

Je me tais, j'attends. Maman travaille. Elle ne voit rien. Mon ventre s'arrondit, maman a les yeux fermés. Je voudrais lui parler. Je n'ose pas. Finalement, un soir, maman lève les yeux sur moi. Elle voit. Elle blêmit.

— Qui t'a fait ça ?

Je ne dis rien. Maman cajole, menace, se fâche.

— Bon, c'est Pierre.

— Qui ça, Pierre ? Quel est son autre nom ?

Je n'en sais rien, il ne me l'a jamais dit. Où il habite ? Je ne sais pas, on allait au motel. Lequel ? J'ai oublié le nom, il était grand, avec une piscine. Et son auto ? Je ne sais plus, elle était bleue, ou grise. Un homme brun, vingt ans, trente peut-être, j'ai déjà oublié son visage. C'est pas important.

— Tu es trop jeune, dit maman. Demain matin, on va arranger ça.

Elle parle longuement, elle s'emporte puis se calme, je la laisse dire. J'ai les mains croisées sur mon ventre, sur mon bébé. À moi, à moi seule. La voix de maman se perd, je rêve : par la fenêtre de la cuisine, je vois l'arbre, et l'arbre me berce, je n'entends plus que le bruit du vent dans les feuilles et au loin, tout bas, murmure et chant réunis, une voix d'enfant qui dit mon nom, Julie, maman, Julie, et je suis si heureuse que je ne veux plus vivre que cet instant, le vivre toujours.